



181

Blasius Deshayes del.

G. Montaut sculp.

LES MODES PARISIENNES

*Chapeaux des D^{elles} Romain, rue de la Chaussée d'Antin, 13. — fleurs de Millery, élève de
Baltow, rue de Ménières, 12. — Robes et visites de M^{me} Olmer, boulevard Montmartre, 1. — Lingerie
de M^{me} Vassard, rue de Ménières, 5. — Umbrelle de M^{me} Lemarechal, boulevard Montmartre
18. — Gants Mayer, rue de la Paix, 26. — Corsels Tosselin, rue de la Paix, 13.*

Paris, chez Aubert et C^{ie} Place de la Bourse.

Ayuntamiento de Madrid



LES MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par Mlle LUCIE DE V. —
MAGASIN ET ATELIER A LA MODE. — LA PLUS
BELLE FEMME DU MONDE (1^{re} partie), par M. PITRE
CHEVALIER. — CAUSERIES. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.
— RÉBUS ILLUSTRÉ.

MODES ET FASHIONS.



On a vu, dans les derniers départs pour la campagne et les Eaux, venir ranimer le goût des femmes, qui se blasait sur les toilettes d'une saison à sa fin; car il est bien entendu qu'on ne se blase jamais sur la toilette, pourvu qu'elle se varie éternellement. Donc nous avons vu des robes de mousseline de soie, des robes de barège, des redingotes de mousseline brodée avec dessous de taffetas blanc, de longues ceintures, des corsages froncés, des manches courtes et des manches longues aux poignets, des redingotes de soie toutes brodées devant en soutache, en passementerie ou au crochet et au passé. Ce dernier genre de robe, qui n'a pu être

porté à cause de la grande chaleur, sera une des modes les plus en faveur cet hiver. Les robes de taffetas d'Italie, rose, bleu ou jaune-mais, ornées de volants découpés, sont encore portées, car nous en avons vu beaucoup dans les premiers ateliers de robes. En toilettes de bal, nous citerons comme très-jolie une robe de tulle rose à quatre jupes, à larges dents ondulées bordées d'une petite ruche double en tulle sur un dessous de taffetas d'Italie rose. La robe se composait de trois tulles superposés et bordés de la même petite ruche; les dents s'ouvraient en petit sur l'épaule pour laisser passer un grand nœud-pape en tulle d'étoffe de soie. — Une robe de turlatane blanche, d'une légèreté admirable, avait deux jupes garnies de bouillonnés de tulle-Payan, et la berthe, en même tulle, formant, comme on sait, la bouffante. — Une robe de mousseline à deux jupes avait sa jupe de dessous brodée en tablier, et sa jupe de dessus, ouverte et arrondie des devants, avait une petite broderie qui l'entourait; le jupon de dessous était en taffetas rose, à corsage décolleté et à manches courtes, mais le dessus avait des manches longues, assez larges, fermées au poignet, le corsage ouvert, froncé, et une pélerine assez grande, large, ouverte. — Une robe de taffetas d'Italie bleu clair garnie sur les côtés de bouillonnés de tulle séparés par des nœuds de ruban de soie; cette femme avait trois coquilles de tulle séparées par un nœud; la berthe était en tulle et ouverte de bouillonnés de tulle séparés de ruban pour aller avec cette robe et la robe de tulle rose; il y avait une charmante guirlande de tulle et une agrafe de fleurs roses avec son bouquet de corsage. —



181

Paris, chez Aubert et C^{ie} Place de la Bourse.

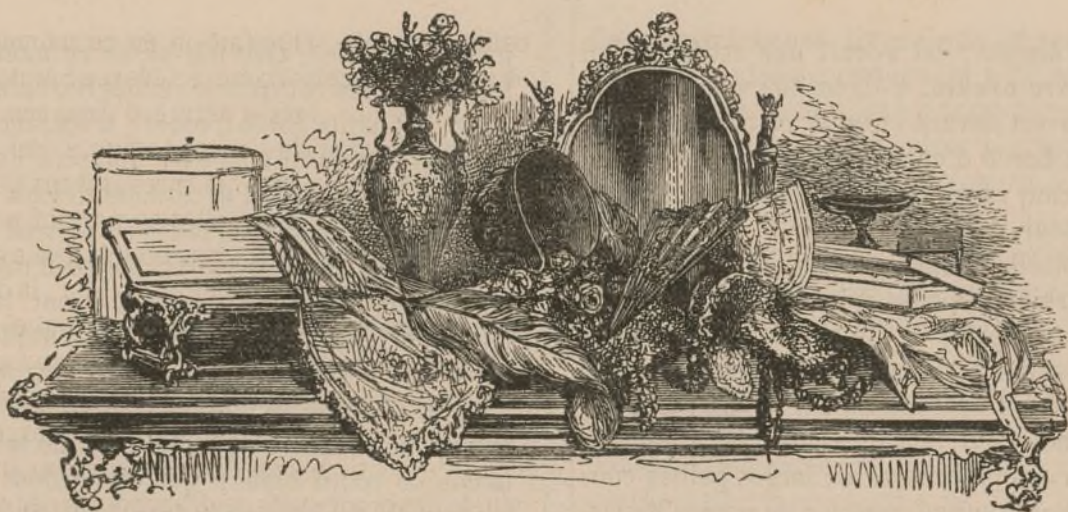
G. Menet d'Arbois

LES MODES PARISIENNES

Chapeaux des D^{lles} Romain, rue de la Harpe, d'Antin, 13. — Fleurs de Millery, étève de
 Watton, rue de Ménilmontant, 12. — Robes et vestes de M^{lle} Olivier, boulevard Montmartre, 1. — Lingerie
 de M^{lle} Vassard, rue de Ménilmontant, 3. — Chaussures de M^{lle} Lemarechal, boulevard Montmartre,
 15. — Gants Mayet, rue de la Paix, 26. — Corsets Javelin, rue de la Paix, 13.

Paris, chez Aubert et C^{ie} Place de la Bourse.

Ayuntamiento de Madrid



LES MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. —
MAGASINS ET ATELIERS A LA MODE. — LA PLUS
BELLE FEMME DU MONDE (1^{re} partie), par M. PITRE
CHEVALIER. — CAUSERIES. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.
— RÉBUS ILLUSTRÉ.

MODES ET FASHIONS.



On peut encore dire des modes de la semaine qu'elles ont été assez brillantes, peut-être même qu'elles ont été à leur apogée : les derniers départs pour la campagne et les Eaux sont venus ranimer le goût des femmes, qui se blasait sur les toilettes d'une saison à sa fin ; car il est bien entendu qu'on ne se blase jamais sur la toilette, pourvu qu'elle se varie éternellement. Donc nous avons vu des robes de mousseline de soie, des robes de barège, des redingotes de mousseline brodée avec dessous de taffetas blanc, de longues ceintures, des corsages froncés, des manches courtes et des manches longues aux peignoirs, des redingotes de soie toutes brodées devant en soutache, en passementerie ou au crochet et au passé. Ce dernier genre de robe, qui n'a pu être

porté à cause de la grande chaleur, sera une des modes les plus en faveur cet hiver. Les robes de taffetas d'Italie, rose, bleu ou jaune-mâis, ornées de volants découpés, sont encore portées, car nous en avons vu beaucoup dans les premiers ateliers de robes. En toilettes de bal, nous citerons comme très-jolie une robe de tulle rose à quatre jupes, à larges dents onduées bordées d'une petite ruche double en tulle sur un dessous de taffetas d'Italie rose. La berthe se composait de trois tulles coupés à dents onduées et bordées de la même petite ruche ; les dents s'ouvraient un peu sur l'épaule pour laisser passer un grand nœud-page bordé d'effilé de soie. — Une robe de tarlatane blanche, d'une légèreté admirable, avait deux jupes garnies de bouillonnés de tulle-Payan, et la berthe, en même tulle, formant, comme on sait, la bouffante. — Une robe de mousseline à deux jupes avait sa jupe de dessous brodée en tablier, et sa jupe de dessus, ouverte et arrondie des devants, avait une petite broderie qui l'entourait ; le jupon de dessous était en taffetas rose, à corsage décolleté et à manches courtes, mais le dessus avait des manches longues, demi-larges, fermées au poignet, le corsage montant, froncé, et une pèlerine assez grande brodée autour. — Une robe de taffetas d'Italie blanc était garnie sur les côtés de bouillonnés de tulle séparés par des nœuds de ruban de satin : cela formait comme trois coquilles retenues chacune par un nœud ; la berthe était en taffetas et couverte de bouillonnés de tulle semés de coques de ruban pour aller avec cette robe et la robe de tulle rose ; il y avait une charmante guirlande de Millery et une agrafe de fleurs roses avec son bouquet de corsage. —

En toilette simple, on voyait une redingote en poil de chèvre nankin, à lignes blanches, dont le corsage, ouvert devant en gilet et à caraco derrière, était bordé d'un galon de coton blanc; la jupe avait cinq rangs de petits galons blancs posés en hauteur.

Les demoiselles Romain ont aussi payé leur tribut aux dernières modes d'été en composant les plus fraîches capotes de tulle ou de crêpe. Elles ont fait aussi des capotes d'une extrême élégance toutes couvertes de dentelle sur crêpe rose, citron et blanc. Pour la campagne, elles font des clarisses ou des jardinières en larges pailles cousues ou en paille suisse, garnies de nœuds de ruban à longs bouts tombants ou de guirlandes de fleurs.

Si nous ajoutons à ces toilettes les robes de soie garnies de volants de dentelle noire, les écharpes et les châles pareils dont Violard a perfectionné le travail, les mantelets de taffetas rose ou blanc, ceux de mousseline, les châles de crêpe de Chine fond gros-bleu ou rose-vif couverts de riches guirlandes brodées, les peignoirs de mousseline brodés au crochet sur dessous de taffetas blanc, rose, citron ou vert-chou, l'on trouvera que les modes d'été de 1846 sont tout à la fois fraîches, riches et élégantes.

La coiffure en cheveux reste assez variée: les bandeaux lisses couvrent presque le front, et se relèvent des côtés de manière à laisser voir le bas de l'oreille. Les bandeaux ondulés sont très-bouffants et dégagent un peu plus le front. Les cheveux de derrière se nattent au lieu de se tordre; cette natte est serrée en trois et fait deux ou trois tours, mais sans former beaucoup de volume: le peigne se met entre les nattes; il est peu élevé du dos et à jour, ou à torsade de même à jour. Les cheveux bouclés sont toujours crêpés légèrement, très-abondants, tombant moins bas du devant, mais garnissant presque le derrière de la tête.

LOMÉNIE DE V.

Détails du Dessin.

Capote de crêpe couverte de dentelle et ornée de branches de pois de senteur roses. Robe de barège bleu garnie de cinq volants non espacés et diminuant de hauteur en montant. Echarpe de soie bleu-rayé-blanc. Bottines de satin à la reine gros-bleu.

Chapeau Clarisse en paille de riz orné d'un bouquet d'avoine et herbes vertes et de rubans de taffetas. Mantelet de crêpe rose garni de volants découpés. Redingote de taffetas d'Italie rose bordée devant par une dentelle et fermée par des grelots de perles blanches. Souliers de taffetas noir.

MAGASINS ET ATELIERS A LA MODE.

Et d'abord parlons des toilettes d'enfants, qui ont valu à madame Marendaz une si belle et si

juste renommée. Que fait-on en ce moment dans les ateliers de cette dame, situés rue Saint-Honoré 416? de petits chefs-d'œuvre d'élégance comme toujours. Ce sont de petites tuniques qui ne dépassent pas le genou et fermées devant par deux rangs de boutons, lesquelles se portent avec des pantalons blancs très-courts, bordés d'une guipure ou d'une broderie anglaise toute à jour, la dentelle ou broderie dépasse seulement la tunique. On fait aussi une veste de velours, plus longue du derrière et plus évasée que les vestes des années dernières. Ces vestes se portent avec de larges pantalons de coutil blanc, qui descendent jusqu'au mollet; des brodequins de drap, boutonnés de côté, de même couleur que la veste, sont dépassés un peu par des bas rayés, de manière à laisser voir un peu de jambe nue. On fait encore des vestes de coutil s'arrondissant aussi sur les reins; un col de chemise retombe à l'anglaise sur une cravate de ruban écossais.

Quant aux costumes de petites filles, ils se composent de robes à double jupe, de fichus noués derrière à la Marie-Antoinette, et de chapeaux presque ronds. Pour les très-petites, c'est la broderie qui est en faveur, car ce ne sont que robes garnies en tablier par ce genre de broderie et pièces de corsage à bavette garnies aussi de revers en même broderie.

Du magasin de la rue Saint-Honoré transportez-vous sur le boulevard Montmartre, 47, pour choisir les plus jolies ombrelles; aussi bien l'été est si chaud que les ombrelles du printemps ont besoin d'être renouvelées, achetez donc une grande ombrelle blanche ou rose sans franges, ce sont celles qui garantissent le mieux du soleil de 1846, qui fera époque; cependant, pour la voiture, les petites ombrelles à franges sont plus commodes: donc il faut en avoir deux, et même trois; car la classique ombrelle verte avec ou sans pavoline, est bien commode pour les promenades du parc, du bois ou de la prairie. — Les élégants vont chez madame Maréchal prendre des cravaches, des sticks, de petites cannes en jonc et de forme anglaise.

Sur ce même boulevard, au n° 48, se trouve le magasin de Bertheley, magasin plus que jamais en vogue par la grande mode des passementeries sur tous nos objets de toilette: broderie de passementerie pour devants de robe, boutons, grelots, galons de soie pour garnitures de robe et de mantelet, franges pour garnitures de robe, de châle, de mantelet; soutaches pour broderie. Et, si nous quittons la toilette pour l'ameublement, nous trouverons tout autant de variétés dans la passementerie d'ornements de meubles et de tentures que dans la parure; Bertheley n'a pas moins de supériorité pour l'un que pour l'autre, et c'est là une des raisons de sa réputation.

La maison de commission Lassalle a envoyé, cette semaine, de très-jolies toilettes; du reste on

peut se fier à elle pour les envois de tout article d'élégance et de goût. Voici l'ensemble de celles qui nous ont paru des plus jolies.

Une robe de taffetas gris-poussière avec trois volants à tête festonnés en soie, et le mantelet-visite pareil, également festonné; un chapeau de crêpe rose avec marabout-saule complétait cette toilette.

Une robe de taffetas uni gros-bleu, entièrement brodée au crochet par-devant, avec le mantelet pareil garni de trois rangs de haute dentelle noire, et la capote de crêpe blanc ornée d'une branche de pois de senteur blancs.

Une robe de mousseline blanche doublée de taffetas vert-chou, avec la visite doublée de même et le chapeau de paille de riz, forme Clarisse Harlowe, orné d'une longue branche d'herbes vertes rappelant le pardessus de la robe. — Puis des toilettes simples, telles que : une robe en poil de chèvre gris-perle avec filets ondés gros-bleu et blanc; — une robe en batiste nankin brodée au crochet en gros coton blanc, avec le mantelet Marie-Antoinette en mousseline brodée; — et quelques robes de barège et de mousseline de soie garnies généralement de plusieurs volants : les corsages de ces robes froncés avec longues ceintures de ruban; — beaucoup de capotes de tulle bouillonné ornées de branches de fleurs : tout cela si frais, si élégant, que les salons de la rue Louis-le-Grand, 35, ressemblaient à ceux d'une de nos premières maisons de modes.

LA PLUS BELLE FEMME DU MONDE.

Puisque vous parlez d'idées fixes, dit le colonel ***, voici une histoire de monomanie dans laquelle j'ai joué bien involontairement un rôle fatal.

Il y a trois ans de cela. Je passais l'automne à Naples, et j'habitais un hôtel de Chiaja, rempli de voyageurs de tous les pays. Comme la plupart des bonnes maisons de Naples, cet hôtel avait un magnifique jardin, dont les terrasses regardaient le Vésuve et la mer. Tous les commensaux s'y réunissaient habituellement, après le coucher du soleil, pour causer entre eux ou se promener jusqu'à minuit, en savourant les meilleurs sorbets du monde, sous des berceaux d'orangers et de lauriers roses.

Un soir, je me trouvai au commun rendez-vous avec un groupe d'Anglais et d'Allemands. Nous étions au fond du jardin, sur la terrasse la plus écartée. A notre droite, le golfe de Naples balançait silencieusement une centaine de navires à l'ancre. A notre gauche, le Vésuve élevait dans le ciel une colonne de fumée blanche, tachetée de

flammas éclatantes. Quoique un tel spectacle n'eût rien qui poussât précisément à la galanterie, la conversation roulait par hasard sur les femmes; et chacun de nous, rappelant ses impressions de voyage, citait les points du globe où il avait trouvé les types de beauté les plus parfaits.

Parmi les étrangers qui prenaient le plus de part à l'entretien, sinon par les paroles, du moins par l'attention, je remarquai un jeune homme d'environ trente-deux ans, portant la plus admirable figure que j'eusse rencontrée de ma vie. Imaginez, en effet, la beauté mâle et brune dans tout son développement, tempérée par une douceur de physionomie et une finesse de traits impossibles à rendre.

« Pardieu ! me dis-je en examinant le bel attentif, si nous avons le droit de parler des femmes en connaisseurs, voici un personnage qui pourrait les traiter en sultan ! »

La comparaison était d'autant plus juste que l'inconnu relevait les grâces de sa personne par un luxe oriental, et que je voyais à l'index de sa main gauche un diamant digne d'orner le doigt d'un pape ou d'un empereur.

La discussion s'échauffa bientôt, comme il arrive toujours aux voyageurs qui remuent leurs souvenirs, et plusieurs partis se formèrent dans notre groupe, dont les Espagnoles, les Italiennes et les Françaises se partagèrent l'admiration et les voix. Chacun, à l'appui de son opinion, traçait les plus séduisants portraits du monde : celui-ci d'une Andalouse au teint doré, celui-là d'une Romaine aux traits antiques, cet autre d'une Parisienne au charme indéfinissable.

Le beau jeune homme écoutait tout cela d'une oreille avide, saisissant surtout les particularités qui pouvaient désigner individuellement quelque femme hors de ligne... Tout à coup, à une indication plus précise donnée par un Allemand sur une dame de Cadix, je lui vis tirer de sa poche un agenda d'écaille incrustée d'or, et prendre à la dérobée quelques notes en feignant d'esquisser un point de paysage...

Cette singulière action m'intrigua plus que je ne saurais dire, et j'allai me placer près de l'inconnu pour ne pas le quitter des yeux. Je dois déclarer d'ailleurs que tout en lui devenait de plus en plus mystérieux et frappant, et l'émotion croissante avec laquelle il suivait une conversation assez indifférente à tous les autres, et les regards étincelants qui lui échappaient, à certaines peintures senties de la vraie beauté, et les sourires d'ironie froide et hautaine dont il accueillait les hérésies du mauvais goût. On eût dit un artiste éminent et modeste, laissant parler les amateurs novices, et recueillant l'avis des véritables connaisseurs. Je me demandai même plus d'une fois si ce n'était point en effet quelque peintre ou sculpteur dans le grand style; mais la moindre obser-

vation de son costume et de ses manières déroutait aussitôt cette supposition...

Enfin, je le mis par moi-même à l'épreuve, en prenant à mon tour la parole.

« Messieurs, dis-je aux discoureurs, je vous demande pardon d'avoir une opinion nouvelle. Je ne suis pas de ceux qui, comme le berger Pâris devant les trois déesses de l'Olympe, n'admettent au concours de la beauté que les Espagnoles, les Italiennes et les Françaises. Je sais que l'altière Junon trouverait des rivales parmi les superbes Andalouses, que certaines filles de Rome le disputeraient à Pallas en noble bravoure, et que plus d'une Parisienne enlèverait la pomme, comme Vénus, en laissant tomber sa ceinture; mais, depuis que les deux sexes, à l'envi, ont abusé de la permission d'être laids, la beauté n'appartient généralement à aucun pays; elle est de tous les pays, comme exception. Hier, sa plus parfaite incarnation était en Amérique; aujourd'hui, elle est en Europe; demain, elle sera dans l'Inde. Affaire d'aventure et de hasard, messieurs, concours changeant soir et matin, dont le soleil, qui voit tout à la fois, pourrait seul être juge. Quant à moi, qui ai visité autant de lieux divers que cela est permis à l'homme, s'il m'est jamais apparu une femme dont j'aie pu dire: voici la plus belle femme du monde! je vous avoue que ce n'est ni en Espagne, ni en Italie, ni en France...

— Où est-ce donc? » demandèrent une dizaine de voix... — parmi lesquelles j'en distinguai une plus pressante que les autres, et plus rapprochée de mon oreille...

Je détournai vivement la tête, et trouvai les beaux yeux de l'inconnu fixés sur les miens... Ils exprimaient une telle impatience et avaient une telle ardeur, que je ne pus en soutenir le rayon pénétrant.

« Où avez-vous vu cette femme, monsieur? répéta-t-il en cherchant ma réponse dans mon regard.

— En Grèce, dis-je, dans la campagne d'Athènes.

— Dans la campagne d'Athènes, murmura lentement l'étranger, comme un enfant qui articule une phrase pour mieux la graver dans sa mémoire.

— Au fait, cela n'a rien d'étonnant, fit observer un interlocuteur. La Grèce a été pendant des siècles la terre classique de la beauté; et le colonel n'est pas le premier à qui j'entends dire que les paysannes d'Athènes sont encore très-jolies.

— Je ne parle point d'une paysanne, repris-je, et l'épithète de jolie qualifierait mal la femme que j'ai vue. Il s'agit d'une personne dont je ne saurais dire au juste le rang, mais qui doit appartenir à une classe aussi élevée que la nature de sa beauté est supérieure. — Au reste, ajoutai-je, — voyant la curiosité de mes auditeurs piquée au vif, et curieux moi-même de suivre l'effet de mes

confidences sur la physionomie de l'inconnu, voici, messieurs, dans quelles circonstances j'ai rencontré la femme dont je vous parle. C'est une petite aventure romanesque, à laquelle j'eusse attaché beaucoup d'importance à vingt ans, mais que mon âge me permet de vous raconter sans indiscretion, et en vous priant de la prendre telle que je vous la donne. »

Pour toute réponse, mes commensaux resserrèrent le cercle autour de moi, et le beau jeune homme eut soin de se placer de telle sorte que personne ne pût lui dérober le moindre de mes gestes. Je mesurai mon attention sur la sienne, et je fis en peu de mots le récit suivant :

« J'étais, il y a dix-huit mois devant Athènes, sur une frégate de l'état. Je profitai un matin d'un temps calme et pur pour faire seul, à pied, une excursion dans les terres. Je traversai la ville et la plaine qui l'entoure; je tournai les pentes du mont Pœcile, et dirigeai mes pas vers la Voie-Sacrée. Arrivé à cette partie de la route qui s'appelait la Mystique, je m'arrêtai pour visiter les ruines du temple de Vénus. Ce monument, qui s'écroule tous les jours, offrait encore des restes imposants et formait le centre d'un magnifique paysage, dont je résolus d'étudier les détails. Après avoir erré quelque temps parmi les débris de la pierre et du marbre, je m'assis à l'ombre d'un pan de mur, à deux pas du lit d'un torrent, et je me mis naturellement à reconstruire dans ma rêverie le chef-d'œuvre d'architecture dont je foulais les décombres. Le soleil, au premier quart de sa course, inondait la plaine d'une tiède lumière. C'était l'heure où, deux mille ans plus tôt, le peuple d'Athènes venait célébrer les mystères de Vénus. Je voyais par l'imagination les compatriotes d'Alcibiade et les contemporaines d'Aspasie affluer, en tuniques blanches, par tous les sentiers de la Voie-Mystique.

» J'entrais avec eux dans le temple orné de fleurs et retentissant de chants sacrés. Je suivais, en tremblant d'émotion, les voluptueux et redoutables mystères, et je n'attendais plus, comme les néophytes exaltés, que l'apparition de la déesse de la beauté sur son autel... J'en étais là de mes réflexions lorsqu'un léger bruit se fit entendre au-dessus de ma tête; je levai machinalement les yeux, et ce que j'aperçus compléta ma vision... Une femme en robe blanche et en écharpe flottante s'avancait d'un pas lent et léger sur la cime du mur épais qui me servait d'abri. Passant au-dessus de moi, sans me remarquer, elle arriva jusqu'au bout de son ruineux belvédère; et là, sans trahir ma présence par le moindre mouvement, je pus la contempler et l'admirer à loisir. Vous qui êtes jeunes, messieurs, et qui avez encore dans la tête et dans le cœur l'image parfaite de la beauté idéale, rappelez-vous ce que vous avez rêvé de plus pur et de plus divin, et vous pourrez vous



faire une idée de la femme qui était devant moi. Tout ce que je puis vous en dire, sans déflorer le souvenir qui me reste, c'est qu'elle avait les cheveux blonds et les yeux bleus, comme Ève devait les porter au paradis terrestre. Du reste, blancheur d'ivoire, proportions de statue, pieds et mains d'enfant, étaient les détails les moins exquis de cet ensemble incomparable. Quant à l'expression de sa physionomie, je la retrouverai au ciel en regardant les anges... Lorsqu'elle eut promené trois fois ses beaux yeux autour d'elle, comme pour chercher le point qui devait les fixer de préférence, elle s'assit au sommet de son observatoire, et se mit à dessiner sur un carnet élégant... Son petit pied, chaussé d'un brodequin rouge, dépassait la paroi du mur. Un doux vent jouait dans ses cheveux dorés par un rayon de soleil, et le torrent impétueux qui roulait au-dessous d'elle faisait entendre un sourd mugissement. Après avoir contemplé ce tableau sublime et délicieux, digne d'inspirer Chateaubriand ou Lamartine, je songai à me demander ce que pouvait être mon inconnue, et une nouvelle découverte vint aider mes conjectures. A l'entrée des ruines du temple, au pied d'un fragment de colonne, j'aperçus une femme âgée avec deux nègres, et quatre chevaux attachés l'un près de l'autre. Je reconnus l'escorte habituelle des jeunes Grecques de distinction, et je ne doutai pas que ma belle artiste n'appartint à quelque grande famille d'Athènes. J'étais bien tenté d'interroger au moins sur son nom ou sa vieille duègne ou l'un de ses noirs, lorsqu'un accident, aussi terrible qu'imprévu, vint me mettre en rapport direct avec elle-même... Le pan de mur sur lequel elle était assise s'écroula tout à coup sous ses pieds; elle poussa un cri perçant qui me fit tressaillir d'effroi, et elle disparut du côté du torrent au milieu d'un nuage de poussière. La suivante et les nègres n'eurent que le temps d'accourir, et moi de me précipiter derrière la muraille... Après avoir cherché la malheureuse sans la retrouver, un nouveau cri me la fit enfin découvrir... Elle était suspendue à la pente du précipice, accrochée par une main à des branches prêtes à rompre, et touchant déjà l'eau du torrent du bout de ses brodequins rouges...

» — Sauvez-moi ! sauvez-moi ! s'écria-t-elle en m'apercevant.

» Et, prompt à un appel dont je n'avais pas besoin, je fus près d'elle en quelques secondes; je la saisis fortement par la main qu'elle avait libre, je cramponnai la mienne aux pierres et aux broussailles du sol, et je remontai ainsi la pente escarpée du ravin. Au moment de toucher le bord, le pied me manqua sur un point glissant, et j'aurais perdu celle que je voulais sauver si elle ne m'eût soutenu à son tour. Par bonheur un des noirs eut la présence d'esprit de me jeter sa longue ceinture, et je parvins avec ce nouveau secours à nous met-

tre en sûreté tous les deux. En se voyant arrachée à la mort, la jeune inconnue tomba évanouie, mais sa suivante la fit promptement revenir à elle, et son premier regard fut ma récompense.

» — Ah ! monsieur, me dit-elle avec émotion, comment reconnaître un tel bienfait ?

» — En m'apprenant à qui j'ai eu le bonheur de le rendre, répondis-je.

» Et, pour l'encourager à me dire son nom, je m'apprêtais à décliner le mien...

» Elle m'interrompit en rougissant, et me dit : — Demain, monsieur, demain !...

» — Prenez cette bague, poursuivit-elle avec un doux embarras. » Elle détacha de ses doigts un de ses plus riches anneaux : « Ce sera pour vous le gage de ma reconnaissance et le moyen de savoir qui je suis. Je fais partie de la maison du roi de Grèce, ajouta-t-elle, et son palais est ma demeure. Vous pourrez vous présenter demain à la porte de ce palais avec la bague dont je vous ai fait présent. Vous la remettrez aux gardes, qui vous introduiront, et vous connaîtrez à sa gratitude celle dont vous avez sauvé les jours... »

Ayant parlé ainsi, elle fit un signe aux deux nègres ; ils lui amenèrent le plus petit des quatre chevaux, et elle s'élança lestement en selle. La suivante et les noirs en firent autant, et la petite caravane partit au galop.

« A demain, monsieur, me dit encore l'inconnue en me saluant de la main. »

Et maniant son cheval comme une amazone, elle disparut dans la Voie-Mystique...

« Eh bien ! s'écria l'étranger tout ému..., et le lendemain ?

— Le lendemain, repris-je froidement, j'étais à cent lieues de la Grèce, et la belle Athénienne m'était inconnue, autant qu'elle l'est encore aujourd'hui...

— Comment ? s'écria le superbe jeune homme ; vous eûtes le courage de partir sans la revoir ?

— J'y fus contraint le jour même, une heure après mon aventure. Le commandant de la frégate que je devais suivre avait reçu pendant ma courte absence l'ordre de mettre immédiatement à la voile. Quand je reparus à bord, on n'attendait que moi pour lever l'ancre, et placé entre mon devoir et ma curiosité, je n'hésitai pas à préférer mon devoir.

— Et vous n'êtes pas retourné en Grèce pour retrouver cette femme ? demanda l'étranger avec une surprise mêlée d'indignation.

— J'avoue, répliquai-je en souriant, que j'ai eu quelquefois cette velléité : mais j'ai passé depuis bien longtemps l'âge des folies, et c'est déjà beaucoup pour moi d'avoir l'anneau de l'Athénienne.

— Ah ! vous l'avez encore, dit le beau jeune homme d'une voix singulière.

— Le voici, » repartis-je en le montrant à mon doigt.

Il le dévora d'un regard qui semblait vouloir l'arracher de sa place, et suivit avec une jalousie inquiète l'examen que chacun en faisait à son tour.

Il fut convenu, sur la foi de mon récit, que la plus belle femme du monde était en Grèce, et la conversation tomba sur un autre sujet, tandis qu'une partie du groupe se dispersait dans le jardin.

L'étranger profita de ce moment pour me prendre à part et m'adressa d'une voix troublée les paroles suivantes :

« L'histoire que vous venez de raconter, monsieur, m'a intéressé plus que vous ne sauriez croire : permettez-moi de vous demander l'heure et le lieu où je pourrais vous en parler sérieusement.

— Ce soir même, monsieur, répondis-je; et je lui indiquai le numéro de mon appartement dans l'hôtel.

— A ce soir donc, reprit-il en se retirant, » après m'avoir laissé une carte ornée d'arabesques d'or, au milieu de laquelle je lus : LORD GEORGES ELLIS.

« Lord Georges Ellis, » me dis-je, intrigué plus que jamais.

Et je questionnai tous les habitants de l'hôtel sur le personnage qui portait ce nom.

L'un me dit que c'était un touriste, amateur forcené de tableaux; l'autre, que c'était un rêveur dévoré du spleen; celui-ci déclara qu'il le croyait homme de génie; celui-là prétendit qu'il avait le cerveau fêlé. Tous furent d'accord sur un seul point, la haute distinction et l'immense fortune de lord Ellis.

Cela me suffisait à la rigueur pour recevoir le personnage avec confiance, et je ne fus pas plus tôt rentré dans mon appartement, qu'il se fit annoncer par mon valet de chambre.

Lord Ellis entra lentement et s'assura qu'on refermait la porte. Sa figure était pâle, et sa démarche un peu incertaine. Tout en lui indiquait un homme qui fait une action décisive, et qui a besoin de s'entourer du plus profond mystère. Cette circonstance ajouta quelque sympathie à l'étonnement qu'il m'inspirait, et je lui fis signe que nous étions entièrement seuls, qu'il pouvait s'ouvrir à moi sans la moindre inquiétude.

« Je vais, en effet, m'ouvrir à vous, monsieur, dit-il avec hésitation, au risque de vous amuser aux dépens de ma bonne foi. »

La gravité mélancolique avec laquelle il prononça ces mots fut loin de me disposer au sentiment qu'il redoutait; et, bien mieux que mon nouvel appel à sa confiance, mon sérieux et mon attention le décidèrent à parler.

PITRE CHEVALIER.

(La suite au prochain Numéro.)

Causeries.

*. Jamais on ne pourra me faire accepter comme marquis les jeunes merveilleux qui ont amené le suprême bon genre des habits en toile de matelas et des petits chapeaux rognés comme des pièces de quinze sous.

L'idée de marquis est toujours unie dans mon esprit à un personnage vêtu d'un habit couvert de paillettes d'or et ne connaissant le tabac que pour avoir l'agrément de porter une tabatière qui vaut cent louis.

Mais cent louis véritables, et non de cette monnaie de convention qui, les jours de paiement aux courses de Chantilly, se réduit en pièces de vingt-cinq centimes.

Un tailleur étalagiste nous a certifié qu'il avait costumé complètement un mannequin en gentilhomme d'été moyennant quarante-sept francs cinquante centimes, y compris la fourniture d'un cigare de quatre sous qu'il lui avait fourré dans la bouche.

Jadis, rien que pour se travestir à peu près en seigneur, il en coûtait quinze à dix-huit cents livres.

Demandez plutôt au dernier des marquis, celui qui chante dans les rues en s'accompagnant du tambour de basque, il vous certifiera que son habit lui revient au moins à cent écus, non compris la perruque et le tambour de basque.

Certes, nous applaudirions beaucoup à l'idée de faire adopter à tous les Français un costume économique, mais c'est à condition que ce costume ne serait pas archi-ridicule.

Or, franchement, l'antique blouse gauloise était à plus bas prix et avait un aspect beaucoup moins saugrenu que ces affreuses choses sans nom qui ne sont plus des habits et ne sont pas encore des vestes.

Mais nous avons peu d'espoir de voir jamais adopter en France un vêtement à la fois commode et de bon goût.

On ne voit parfaitement réussir dans notre belle patrie que ce qui est ridicule, et il suffit en général qu'une chose n'ait pas le sens commun pour qu'elle soit universellement adoptée.

Ce qui n'empêche pas que nous ne soyons la nation la plus spirituelle de l'Europe.

Une des bonnes plaisanteries de la librairie française a été de réunir en un volume et même en un fort beau volume toutes les *Chansons populaires* de France; or, parmi les chansons les moins niaises en fait de paroles sont le *Roi Dagobert* et *Mon ami Pierrot*.

Ce volume a été traduit dans presque toutes les langues, et les braves Allemands et les candides Danois en sont encore à tâcher de trouver un sens au *Roi Dagobert*.

Les plus féroces s'en prennent au traducteur, qu'ils menacent d'étrangler la première fois qu'ils le rencontreront.

Attendu le succès national de *Mon ami Pierrot*, nous devons nous attendre à ce que les habits des gentilshommes de 1846 seront adoptés par la masse du public français.

*. Un voyageur qui revient de Saint-Germain, où il avait égaré ses pas à la poursuite des nymphes bocagères, nous a rapporté des nouvelles de M. Alexandre Dumas.

Son nom remplit toutes les bouches de Saint-Germain, où il passe à l'état de personnage fabuleux.

Dans cent ans, le pays sera plein de légendes sur l'auteur de *Monte-Cristo*. On les racontera au voyageur, qui les mettra en feuilletons dans les journaux de l'avenir.

Le bruit court que M. Eugène Sue s'occupe de civiliser la Sologne; M. Dumas fait mieux que cela pour les habitants de Saint-Germain; il ne les civilise pas, parce que les bienfaits de la civilisation leur ont été révélés par M. A. Houssaye, lors de la dernière idylle qu'il alla

composer dans ces parages; mais, en revanche, il les enrichit.

Le nombre des étrangers qui affluent à Saint-Germain augmente de jour en jour. Parmi eux, on en compte au moins deux cents qui viennent seulement pour obtenir une entrevue de M. Dumas.

Ces visiteurs se divisent en plusieurs classes :

Ceux qui vont voir l'auteur de *Monte-Cristo* à titre d'amis intimes;

Les acteurs et les actrices qui espèrent se faire engager au théâtre Montpensier;

Les poètes tragiques qui apportent des tragédies au directeur du futur théâtre. Ceux-ci arrivent toujours de Paris sur l'impériale des wagons.

Les premiers sont reçus d'emblée; mais les autres font souvent antichambre.

On ne sait pas à Paris ce que c'est que l'antichambre de M. Dumas à Saint-Germain.

Sans doute la maison qu'habite l'auteur des *Trois Mousquetaires* est pourvue d'une antichambre, comme toutes les maisons qui se respectent; mais comme l'architecte n'a pas prévu que deux cents personnes devraient stationner du matin au soir, M. Dumas a cru devoir établir une antichambre supplémentaire dans la forêt de Saint-Germain.

La forêt entière est consacrée à cet usage.

C'est là que se rendent les auteurs et les poètes tragiques qui aspirent au théâtre Foulon. Leur quarantaine dure quelquefois des semaines entières.

De temps en temps les deux cents visiteurs font irruption dans Saint-Germain pour acheter des provisions; mais ils sont forcés de rentrer bientôt dans les bois, aucun maître d'hôtel ne voulant les loger, parce qu'ils ont l'habitude de déclamer des tirades pendant la nuit.

Lorsque M. Dumas a le temps de donner une audience, il envoie un piqueur sonner du cor de chasse dans les carrefours de la forêt. A ce signal bien connu, les acteurs et les poètes tragiques s'élancent des fourrés avec l'agilité du cerf, pour se disputer l'audience à la course. Elle devient le prix du premier qui arrive à un poteau planté à l'extrémité de la forêt, et sur lequel est écrit : *Antichambre de M. Dumas*.

On assure que plusieurs auteurs de tragédies, désespérant de jamais gagner le prix de la course, ont juré de renoncer à la muse et de se fixer dans la forêt de Saint-Germain pour y vivre à l'état sauvage.

Ce sera toujours un petit débarras, en attendant mieux.

* Oh les saltimbanques ! les saltimbanques ! qui me rendra les saltimbanques !

Il n'y a pour moi que deux époques heureuses dans l'année : le 4^{er} mai et le 29 juillet. Le 4^{er} mai, je vois arriver mes hirondelles de saltimbanques; c'est mon printemps; le 29 juillet je les vois partir, c'est mon hiver.

Oh ! pour cette année la métamorphose est complète : les femmes ont abandonné la tunique à paillettes; les hommes s'habillent d'un anachronisme. Ils portent le cothurne et le bonnet grec. Hercule est coiffé comme un spahis.

Il y a long-temps que je prévoyais cette révolution, et pourtant je me flattais toujours qu'ils s'arrêteraient sur le penchant de l'abîme.

Et puis le Zozo, le Jocrisse, le Nicodème, le Cadet-Roussel, le Jean-Jean, la queue rouge, en un mot, savez-vous ce qu'ils en ont fait ? Hélas ! qui peut le dire ?

Il y a déjà long-temps que nous avions vu disparaître la casquette pointue et le papillon suspendu au bout d'un fil de fer, mais la queue rouge nous restait, la bonne, l'innocente, la candide, l'excellente queue rouge.

Cette queue n'appartenait qu'à la France, les autres nations nous l'enviaient. Nous ne l'avions empruntée ni aux Espagnols, ni aux Italiens; elle nous venait en droite ligne des Gaulois.

Et nous l'avons coupée. Sur l'autel de quoi ?

Sur l'autel de la mode, du progrès. Les saltimbanques eux-mêmes parlent de progrès.

Ils continuent cependant à monter sur des tréteaux, à faire la parade; Janot, parce qu'il porte la perruque de chanvre, le chapeau rond, la veste à larges basques, se croit encore Janot; mais où est ta queue rouge, mon ami ? sans queue rouge il n'y a pas de Janot possible : non, non, non, tu n'es pas Janot.

Où est le temps où la queue rouge était de toutes les fêtes ? Sans elle, pas de foire, pas de spectacle possible. La queue rouge montait à cheval, chantait le couplet, dansait le menuet, sautait sur la corde roide. Les vaudevillistes faisaient des rôles pour la queue rouge. Maintenant, où est-elle, où la voit-on, où la trouve-t-on ?

J'irais au bout du monde pour voir une queue rouge, une bonne vieille queue rouge, bien longue, bien roulée, bien entortillée.

Hélas ! les grotesques s'en vont, les grotesques n'existent plus; tous les grotesques se sont faits hommes sérieux.

Je m'attends un de ces jours à voir Pierrot trouver la farine au-dessous de sa dignité d'artiste; il voudra, lui aussi, montrer son visage, et il ne souffrira plus qu'on lui donne des coups de pied.

L'homme qui a parcouru les Champs-Élysées cette année doit s'attendre à tout. Aux fêtes de juillet prochaines, vous verrez que, sur les théâtres de pantomimes, on ne jouera que des tragédies de MM. Ponsard ou de Latour de Saint-Ybars.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

GYMNASE. — *Clarisse Harlowe*. — Hier encore un pareil succès nous semblait impossible. Il n'y a pas d'actrice au monde capable de faire vivre cet idéal de pureté, de grâce, de dignité, d'amour, qui s'appelle Clarisse Harlowe !

Voyez d'ici comme le public a dû être heureux en retrouvant Clarisse sous les traits de Mlle Rose Chéri, car Clarisse est plus populaire que jamais, tout le monde l'aime, tout le monde sait son histoire, tout le monde a pleuré sur ses malheurs. Il est vrai qu'un écrivain de génie a repris dernièrement cette histoire en sous-œuvre, qu'il lui a donné une nouvelle vie, qu'il l'a créée pour ainsi dire une seconde fois, miracle étonnant de force et d'imagination qui lui a fait dire à cette femme couchée dans sa tombe : « Lève-toi et marche ! »

Ce n'est point la Clarisse de Richardson que MM. Dumanoir, Guillard et Clairville ont mise à la scène, cette Clarisse a fait son temps; c'est celle que M. Jules Janin a tiré de son cœur, jeune, brillante, pleine de fraîcheur et de sensibilité, qui a inspiré les auteurs, et qui les a bien inspirés. Vraiment, c'a dû être un bonheur bien grand pour M. Jules Janin quand il a vu palpiter, vivre, aimer, souffrir l'héroïne de son esprit et de son âme. Car mademoiselle Chéri n'a lu que le roman de M. Jules Janin; cette passion contenue, cette vigueur, ces élans, c'est dans la pensée de M. Jules Janin, dans son style, dans sa verve qu'elle les a puisés. Les bons livres font les bons acteurs. M. Jules Janin a donné une grande actrice à la scène française, aussi tout le monde lui faisait-il honneur hier de l'immense succès obtenu par le Gymnase.

Est-il nécessaire de vous parler de l'habileté avec laquelle MM. Dumanoir, Clairville et Guillard ont arrangé en drame cette histoire pathétique et charmante ? Faut-il vous parler de la distinction, de la chaleur, de l'esprit de Bressan, de la verve de Tisserant dans le rôle du faux Tomlinson ? Comment en avoir la force, quand on vient d'assister à l'agonie de Clarisse Harlowe, à cette mort de sainte qui a attendri tous les spectateurs, même les

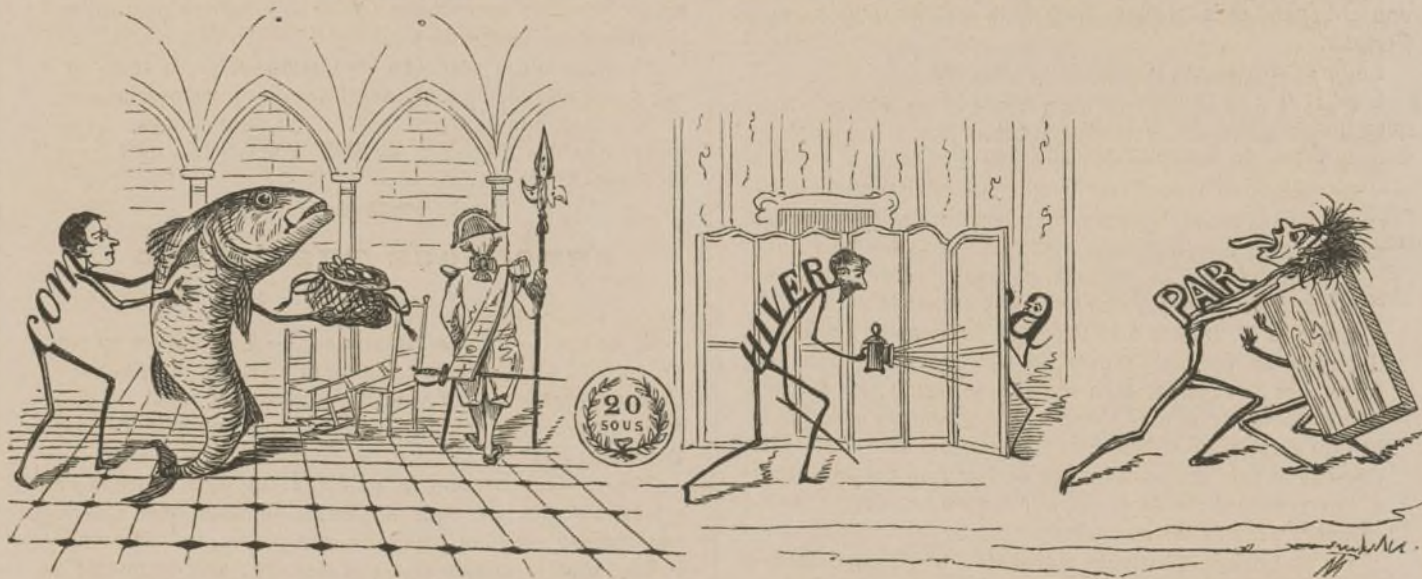
critiques, tant mademoiselle Rose Chéri les a fait monter haut dans les sphères de l'illusion dramatique.

* Madame Albert a rencontré dans *Charlotte* un des meilleurs rôles qu'elle ait jamais créés. On l'applaudit chaque soir à tout rompre, aussi bien pour l'exquise et naturelle sensibilité de son jeu que pour l'art infini avec lequel elle en varie les nuances. Elle chante aussi à ravir un grand air composé expressément pour elle par l'habile M. Doche. Les autres artistes, Amant, Munié, Pierron, madame Doche, la secondent merveilleusement et contribuent au succès de l'ouvrage de MM. Emile Souvestre et Eugène Bourgeois. Ainsi *Charlotte* n'est pas seulement une des pièces les plus distinguées qui aient été représentées depuis longtemps; c'est encore une de celles qui ont été rendues avec le plus irréprochable ensemble. — Arnal vient de prendre son congé. L'excellent comique du Vaudeville donnera à Lyon quinze représentations, puis il se reposera ou voyagera, en artiste qu'il est, jusqu'à l'époque fixée pour son retour à Paris.

* L'ouvrage que Rossini a promis à l'Opéra sera, dit-on, représenté dans la première quinzaine de novembre. Il sera joué et chanté par Baroilhet, Gardoni, Bettini, Anconi, Ferdinand Prévot, Bessin, mesdames Stoltz et Nau. Les décorations sont commandées, et déjà l'on étudie la mise en scène. — On parle d'un nouveau ballet d'action qui sera offert au public avant la fin de l'été.

* L'enquête judiciaire, au sujet de l'incendie de l'Hippodrome, se poursuit activement par le juge d'instruction qui en est chargé. On procède à l'expertise de la perte pour l'indemnité à payer par la compagnie d'assurances. Du reste, la vie a déjà repris à ce magnifique établissement. Là où il y a peu de jours tout était tristesse et dévastation, où l'on ne voyait plus qu'un terrain noirci et çà et là quelques débris encore fumants, tout maintenant respire le travail et l'activité. De lourdes voitures apportent sans cesse des matériaux de toute espèce, et deux cents ouvriers rivalisent d'ardeur et de zèle pour reconstruire l'Hippodrome comme par enchantement.

RÉBUS ILLUSTRÉ.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS ILLUSTRÉ.

Mont d'yeux *do*, NE long *do*, fontaine *do*, NE *la*, plumeau passe rôti, alle à l'N, O petits agneaux, L arrose E O, plaine.

Mon Dieu, donne l'onde aux fontaines,
Donne la plume aux passereaux,
Et la laine aux petits agneaux
Et la rosée aux plaines.

Mantelets, Visites, nouveautés confectionnées, écharpes et robes brodées, maison Couchonnal et Comp., 38 bis, rue Neuve-Vivienne, au premier étage.

Chaussures d'hommes. BERNARD-CHAPUIS et MOLIERE, rue de la Bourse, 4.

Confection de Robes M^{me} V^e INGER, née OLMER, boulevard Montmartre, 4.

Angleterre. M. Henry D. Holland, agent expéditeur, n° 7, Little Tower street, à Londres (par autorisation spéciale des directeurs de la Douane Royale), a l'honneur d'informer les maisons de nouveautés, à Paris, qu'il se charge de la réception et de l'expédition de modes, etc.; il se charge aussi de l'encaissement et de la remise sur Paris du montant des factures. — Agent à Paris, M. Maréchal, 327, rue Saint-Honoré.

Modes. M^{lles} ROMAIN, rue de la Chaussée-d'Antin, 48.

Passementerie pour nouveautés et ameublements. BERTHELEY, rue Saint-Denis, 214, et boulevard Montmartre, 48.

Plus de cheveux blancs! Ce mot n'est-il pas magique et ne fait-il pas renaître l'espoir à toute personne dont la chevelure, grisonnant avant l'âge, donne à celle-ci le cachet fatal du temps, devant lequel s'éclipsent les plaisirs de la jeunesse! Grâce à L'EAU MEXICAINE de M^{me} J. ALBERT (rue de Choiseul, 4), dont l'emploi est aussi rapide qu'infailible, l'opération de la teinture, naguère si incertaine et si longue, s'opère en moins d'une heure, et les cheveux, ainsi préparés, n'en ont que plus de souplesse et d'éclat.

PARIS. IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES, 36, RUE DE VAUGIRARD.